

GUERRES ET CONGOLISMES. LES MOTS DE GUERRE DANS LE FRANÇAIS DU CONGO-BRAZZAVILLE

Alpha-Noël Malonga
Université Marien Ngouabi

Introduction

Le Congo-Brazzaville s'est forgé une réputation pour sa créativité en langue française. Le dernier livre de Jean-Alexis Mfoutou (2000) atteste entièrement cette vitalité. Les expressions françaises locales sont volontiers désignées par le vocable *congolismes*. Les Congolais inventent, à la faveur des événements, des vocables et expressions dotés du pouvoir d'exprimer à la fois une idée et un état d'esprit. Dans cette optique, Jean-Pierre Makouta Mboukou (1973 : 165) faisait déjà remarquer :

Il ne faut pas que les Négro-africains subissent simplement une langue qui leur est totalement étrangère, il faut qu'ils ne soient plus simplement de simples ou de mauvais consommateurs de la langue française, mais qu'ils la recréent pour la rendre accessible à leur mode de vie et à leur manière de penser.

En effet, la langue française standard, dans certaines circonstances, est incapable de traduire une pensée spécifiquement congolaise ou africaine.

Le Congolais, souvent mû par l'humour, n'hésite pas à adapter des vocables de sa langue maternelle au français et à inclure des expressions de cette même langue maternelle dans la langue française. C'est ainsi qu'a été élaboré le substantif *diatance* et qu'a été empruntée l'expression de la langue mbochi¹ *kia ng'eho*. *Diatance* dérive du verbe de la langue koongo² *kudiata* (« marcher»). Ce substantif est formé par dérivation en agglutinant le verbe *kudiata* et le suffixe *-ance* qui désigne un « fait ». La *diatance* est ainsi le fait de marcher. Ce vocable est souvent employé dans l'expression *faire diatance* apparue à partir de 1992. Pendant cette période, les fonctionnaires congolais commençaient à accuser des retards dans la perception de leurs salaires. *Faire diatance* exprime ainsi l'obligation du Congolais à se déplacer à pied quand il est incapable de s'offrir un voyage dans un véhicule. Actuellement, cet emploi est plus courant chez les collégiens et les lycéens.

Kia ng'eho se traduit par « fais-moi la chose ». Cette expression a vu son emploi se généraliser dans le parler français congolais depuis la Conférence

¹ Le mbochi est une langue ethnique parlée dans la partie septentrionale de la République du Congo.

² Le koongo est parlé dans la partie méridionale de la République du Congo.

Nationale Souveraine, en 1991. Selon le conférencier-témoin, c'est par cette formule qu'on ordonna d'abattre le cardinal Emile Biayenda, le 22 mars 1977. Depuis, cette expression a revêtu une connotation plaisante et s'emploie pour demander un service à un ami.

Cette créativité a conduit les Congolais à inventer un « jargon » inhérent aux situations de guerre. De fait, les guerres mondiales, la guerre du Golfe et les situations de guerre qu'a connues le Congo-Brazzaville depuis le début de la décennie 1990, ont donné naissance à des mots et expressions employés quotidiennement. Quels sont les termes et expressions qui constituent le français de la guerre en République du Congo ? Dans quelles circonstances cette langue de guerre est-elle utilisée ? Comment a-t-elle été créée ? Quelles en sont les significations ? Peut-elle résister à l'usure du temps ?

1. Identification des termes et expressions

1.1. La musique

Dans ce domaine, le texte pionnier est la chanson du musicien Zoba Casimir Zao, qui a été révélé grâce à sa chanson *Ancien combattant* au début des années 1980, par le concours de musique « Découvertes », organisé par Radio France Internationale (R.F.I.) et d'autres organes de presse français. Le texte de cette chanson rend hommage aux anciens combattants africains ayant pris part aux guerres mondiales de 1914 à 1918 et de 1939 à 1945 ; il restitue leur baragouin et cultive la fraternité des peuples des différentes races. Les termes et expressions évoquant la guerre y foisonnent. L'auteur y manie l'humour pour exorciser les effets négatifs de la guerre dans l'esprit des auditeurs. En voici quelques-uns : *cadavérer*, *bomber*, *bombarder*, *coquer*, *pouler*. Les sens de ces termes étant tributaires de leurs procédés de formation, nous expliciteront leurs signifiés dans la deuxième section de cet article.

Plus tard, en 1998, l'orchestre « Patrouille des Stars » lance sur le marché du disque une œuvre phonographique sous-tendue par la danse *Obus kanga bisaka* « l'obus arrive, faites vos baluchons ».

De même, le musicien Rapha Bounzéki résume les souffrances endurées par de nombreux Congolais – dont lui-même – pendant la guerre de 1998-1999 par le biais de son dernier disque *Régime sans sel*.

1.2. La guerre du Golfe

L'opération *Tempête du désert* lancée en février 1991 par les puissances occidentales contre l'Irak pour libérer le Koweït annexé sous l'instigation de Saddam Hussein, le président irakien, en août 1990, avait coïncidé avec la tenue de la Conférence Nationale Souveraine de la République du Congo (février-juin 1991). L'arme de guerre la plus redoutée utilisée pendant cette guerre, fut le missile *Scud* dont le signifiant fut récupéré par les conférenciers congolais, avant de se répandre dans tout le pays : entre individus, on pouvait alors se lancer des *scuds*.

1.3. Les guerres civiles de la décennie 1990

De 1993 à 1994, Brazzaville, la capitale de la République du Congo, est en ébullition. Des appels à la désobéissance civile se font entendre de la part des dirigeants politiques de l'opposition. Des barricades sont érigées pour soustraire des quartiers entiers au contrôle du pouvoir en place. Bientôt, des émeutes sanglantes éclatent. Des biens matériels sont saccagés et des vies humaines sont perdues. Alors, il devient courant, dans la langue française parlée au Congo, d'entendre des expressions insolites. La plupart d'entre elles sont resémantisées. Quelques-unes de ces expressions méritent d'être évoquées comme *les armes pleurent, barricades, voyager, piller, pillage*.

Le substantif *pillage* et le verbe *piller* ont certes gardé localement les sens que leur reconnaissent les dictionnaires de langue française ("dévaster, ravager, saccager, razzier" pour le dictionnaire *Le Petit Robert*), mais chez le Congolais, ces termes s'emploient de façon abusive. Ainsi, *piller*, dans certains emplois, acquiert le sens de "voler" ("prendre ce qui appartient à autrui, à son insu ou contre son gré"), "racketter" et "braquer" ("attaquer à main armée"). Cette guerre fut désignée par les hommes politiques sous l'appellation *bêtise humaine*.

Le cycle infernal des guerres au Congo atteint son paroxysme avec la guerre dite du 5 juin 1997 qui se déroule du 5 juin au 15 octobre 1997. Au cours de cette guerre, l'armement utilisé et certains comportements des guerriers ont donné naissance à un lexique qui, une fois de plus, a été récupéré par le citoyen congolais. De ce fait, l'arme lourde « BM 25 » a été baptisée *ndombolo*. La grenade est devenue une *aubergine*. Le conducteur de véhicule qui roule en foulant au pied le code de la route et, par extension, le code social, est désigné par l'expression *rouleur en mbéba* ; le trouble est un *mbéba* alors que le fauteur de trouble est un *mbéliste*. L'emploi du mot *pillage*, déjà répandu en 1993-1994, s'est accentué. Enfin, l'expression *effort de guerre* s'entend de plus en plus. Elle désigne le bien que s'octroie indûment le guerrier et le pillage autorisé par les responsables militaires et politiques du camp victorieux. Après cette guerre, on attribue aux adversaires défaits et déchus l'appellation *génocidaires* qui bientôt sert à désigner tout ressortissant du fief électoral de l'ancien président, Pascal Lissouba.

La troisième guerre de la décennie 1990 commence par des attaques armées des troupes demeurées fidèles au pouvoir déchu à l'issue de la guerre de 1997 et se déroule de 1998 à 1999. Les autorités politiques recourent à l'expression *bandits armés* pour minimiser les incidents (ex. : « *Des bandits armés* ont attaqué le commissariat de police de Mindouli »), puis, lorsque la situation s'aggrave, le terme *terroriste* (ex. : « Ceux qui prennent les armes contre la République sont des *terroristes* »), et enfin le mot *rebelle* (ex. : A Loutété, les *rebelle*s ont incendié des installations de l'usine du ciment, So.ci.co). Les changements d'appellation de la force adverse donnent lieu alors à une véritable guerre dans la langue.

A partir du 18 décembre 1998, lorsque des affrontements armés ont secoué les arrondissements du sud de Brazzaville, à savoir Bacongo, Makélékélé et Mfilou, d'autres expressions sont venues enrichir le lexique français du Congo-Brazzaville, comme *koro-koro* -qui désigne le guerrier avec une connotation péjorative -, *barrer, faire avaler les arachides, infiltré et pain-obus* - qui désigne un pain dont la forme est calquée sur celle de l'obus-. Le terme *infiltré* regorge d'un sémantisme plus

extensif. En dehors des sens qu'en donne *Le Petit Robert*, à savoir « pénétrer en s'insinuant dans un espace, se glisser, s'introduire », il signifie « adversaire », « éclaireur » et « informateur ». En outre, les phénomènes de pillage et de braquage, qui marquent l'instabilité politico-militaire de la décennie 1990, ont engendré une intensification de l'emploi des substantifs *pillage* et *braquage* dans le discours des Congolais.

2. Les procédés de création

Le comment de la naissance et de l'enrichissement du « jargon » de guerre au Congo-Brazzaville paraît, dès lors, concrétiser la puissance créatrice en langue française des Congolais et semble consacrer la scientificité des congolismes.

Dans *Ancien combattant*, Zao crée des néologismes grâce à des jeux de mots sous-tendus par la création de calembours et altère le sens de certains mots pour rendre le tragique risible :

La guerre ce n'est pas bon
 Ce n'est pas bon
 Quand viendra la guerre mondiaux
 Tout le monde cadavéré
 Le coq ne va plus coquer
 Cocorico
 La poule ne va plus pouler
 Pouler les œufs
 Le footballeur ne va plus footer
 Footer le ballon
 Ma femme cadavérée
 Mon oncle cadavéré
 Mon premier bureau cadavéré
 Mon deuxième bureau cadavéré
 Et moi-même cadavéré
 (...)
 La bombe ce n'est pas bon
 Ce n'est pas bon
 Quand viendra la bombe
 Tout le monde bombé
 Mon poulailler bombé
 (...)
 Ma poitrine bombardée.

La chanson de Zao est dominée par un humour qui frise la parodie grâce aux néologismes-participes passés *cadavéré* -obtenu à partir du substantif *cadavre*- et *bombé*, aux néologismes-infinitifs *pouler*, *coquer* et *footer* et, enfin, grâce au transfert de sens du participe passé-adjectif *bombardée*.

Dans un poème en langue koongo, l'écrivain congolais, Sony Labou Tansi, tel Zao, use des calembours pour surmonter, voire adoucir par le rire la tragédie d'Ambwila, localité de l'ancien royaume koongo où l'armée coloniale portugaise

défit la résistance des autochtones, en février 1665, défaite qui précipita le déclin de ce royaume. Sony Labou Tansi (1993 : 28) écrit :

Mbadi mukoongo ni ka koongona
 Mbo muvili ni kaviluka
 Wedi muyoombé ni kayomboka
 Ngaa muteke ni katekita
 Nga musundi ni kasutuka
 Nga mumbosi weka bookana
 Mboo bakuba ni bakubuka .
 Le mukoongo quant à lui gémissait
 Le vili se métamorphosa
 Le yoombé prit les jambes à son cou
 Le téké quant à lui trembla de frayeur
 Alors que le sundi se déchaîna
 Le mbochi quant à lui se mit à appeler au secours
 Les bakuba explosèrent .

Sony Labou Tansi crée, ici, des calembours au moyen de ce que Auguste Miabeto (1997 :144) appelle « la dérivation nomino-verbale et la consonance » donc par agglutination. En effet, toutes les langues congolaises sont agglutinantes. En kituba, par exemple, le verbe *kuzola*, "aimer", devient *kuzolana* pour signifier "s'aimer" et *nzololo*, "manière d'aimer". Alors que le français recourt à plusieurs mots, les langues africaines emploient des formes affixées d'un même mot. Zao traite le français comme s'il maniait une langue africaine pour restituer l'expression de son âme, sa « tropicalité », pour reprendre un de ses termes. Dans cette même perspective, il invente *gester* (1979 : 185) « faire un geste », *mocherie* (1983 : 157) « fait d'être moche », et *perruchoter* (1979 : 175) « faire la perruche, citer bruyamment », etc. Chez Sony comme chez Zao, la création des mots nouveaux s'inscrit dans le cadre d'une conception poétique, voire littéraire de la langue.

Pour créer ses néologismes, Zao procède, comme l'écrivain, à une dérivation nomino-verbale. Aux substantifs *cadavre*, *bombe*, *coq* et *poule* et à l'anglicisme *foot*, il ajoute le morphème *-er* pour obtenir des infinitifs. Certains d'entre eux, conjugués, deviennent des participes passés pris comme adjectifs. Le but visé par le musicien est d'aboutir à une surprise humoristique afin d'aider son public ou ses auditeurs à surmonter la tragédie des guerres mondiales. Ce procédé est renforcé par l'anadiplose (*pouler / pouler les œufs*, *footer / footer le ballon*) qui, dans les contes africains, permet aux personnages d'exprimer leur contentement.

Et Zao y réussit. Peu de temps après les premières auditions de la chanson, le participe *cadavéré* était récupéré par les Congolais. Dans les débits de boissons, les consommateurs, ayant substantivé ce participe, désignaient par *cadavérés* les bouteilles de bière ou de limonade dont ils venaient d'absorber le contenu, mais aussi le consommateur qui devenait bien ivre. Selon Ambroise Queffélec et Augustin Niangouna (1990 : 92), *cadavéré* évoque aussi un homme mort et, par affaiblissement de sens, celui qui est épuisé, sans réaction, sans force. Au football, une équipe peut être *cadavérée*, donc vaincue. Ils précisent que ce signifiant, assez

fréquent dans le discours oral, a « une connotation plaisante ». Ce néologisme est donc très riche sémantiquement.

Comme le participe *cadavéré*, le signifiant *bombé*, lui aussi, connaît une extension sémantique comme le remarquent, du reste, les mêmes Queffélec et Niangouna (1990 : 80). En effet, l'écrivain congolais Sylvain Bemba (1982 : 163-164) fait subir à *bomber* un transfert de sens. Dans son roman, *Le Soleil est parti à M'Pemba*, il emploie ce verbe comme un synonyme du verbe *enfler*. Après une rixe, un personnage s'adresse à son ami blessé en ces termes :

Sais-tu ce que nous avons fait du mari de la femme ? Nous t'avons vengé, Richard, nous lui avons cassé la gueule, *bombé* le visage. S'il n'est pas mort, c'est que, Dieu nous en est témoin, la peau d'un homme est plus dure que les parties les plus dures d'un éléphant.

Chez Sylvain Bemba, le participe *bombé* acquiert le sens d'« enflé » sous l'action des coups, alors que Zao le crée pour désigner ce qui est endommagé par une bombe (*quand viendra la bombe / tout le monde bombé*). En fait, entre l'emploi du musicien et celui de l'écrivain, le transfert de sens est motivé par l'analogie, car les deux contextes impliquent un dommage.

En outre, l'expression *ma poitrine bombardée* ne désigne nullement la poitrine du musicien qui aurait explosé sous l'effet d'une bombe. Cette expression dérive de la traduction de la devise koongo, groupe ethnique et linguistique de l'auteur : *Ya viimba ya mambu* « la poitrine toujours bombée quoi qu'il en soit ». Cette devise proclame le courage. Chez Zao, elle s'inscrit dans le même champ sémantique que l'expression française *bomber la poitrine* ou *bomber le torse*. La fonction du participe-adjectif *bombardée*, détourné de son sens premier (« endommagé par une bombe ») est d'égayer et de distraire l'auditeur.

En ce qui concerne le terme *scud*, les participants à la Conférence Nationale lui ont fait subir un transfert de sens par mimétisme et lui ont donné le sens de « choses désobligeantes dites avec une franchise brutale sur le compte des tenants du régime monopartiste ayant gouverné le Congo jusqu'en 1991 ». Par la suite, *scud* s'employa dans tout le pays, pour désigner le fait de dire ses quatre vérités à quiconque.

Le signifiant *barricades*, à son tour, connut un transfert de sens pour désigner après la période des barricades (1993-1994), avec une teinte de parodie, les postérieurs proéminents des dames du type bantu. Au Congo, la saillie du postérieur de la femme est un canon de la beauté, et pour rendre leurs postérieurs plus saillants, certaines femmes se font injecter des substances ou consomment des comprimés. Des mères, dans le même dessein, façonnent les postérieurs de leurs filles dès leurs premières années pour qu'ils soient arrondis. Même si ces postérieurs proéminents gênent dans les transports en commun. Car dans les minibus, par exemple, où, sur chaque banquette sont assis quatre voyageurs, *les grosses barricades* occupent beaucoup d'espace et réduisent parfois le nombre de places assises.

Les verbes *voyager* et *barrer* furent dotés du sens du verbe *tuer*. Ainsi la phrase sentencieuse, *je vais te faire voyager* scellait-elle le sort d'un homme qui, immédiatement, était sommairement exécuté. L'expression *faire voyager* est issue de la traduction en français d'une conception de la mort que se font les Congolais.

qui, dans la plupart de leurs langues, rendent l'idée de mort, par euphémisme, à travers les substantifs signifiant « départ », « voyage », etc. Le verbe *barrer* est lui aussi resémantisé et devient le synonyme de *tuer*, à la suite de la transposition analogique d'une réalité scripturaire sur la vie des êtres vivants. *Barrer* signifie "annuler, faire disparaître un être humain, de la surface de la terre" comme on supprime, à l'aide d'une barre, un mot sur la surface d'une feuille de papier.

L'emploi du monème *aubergine* pour désigner une grenade est sous-tendu par l'analogie formelle existant entre la grenade et la variété tropicale de l'aubergine. L'adoption spontanée du signifiant *aubergine* pour dire « grenade » crée un effet euphémique chez les locuteurs, en l'occurrence les combattants. Une autre image végétale, *arachides*, désigne les cartouches d'armes de guerre légères. De ce fait, l'expression métaphorique *faire avaler les arachides* équivaut à loger des cartouches dans un corps humain, donc à donner la mort par balles. Ici la comparaison est due à la ressemblance de la forme et de la grosseur de la balle avec celles de la graine d'arachide.

Concernant toujours l'expression des projectiles, le vocable le plus populaire est *ndombolo*. Le *ndombolo* qui, au départ, évoquait une danse qui s'exécute avec un fort concours des muscles et qui exige beaucoup de souplesse de la part du danseur, était la danse qui dominait lorsque éclata la guerre du 5 juin 1997. Dans le « jargon » de guerre, le *ndombolo* désigne le « BM 25 » et, par métonymie, son très puissant projectile que rien ne peut arrêter et qui trône sur tout, de façon analogue à la danse qui règne sur ses contemporaines. Le vocable *ndombolo*, originaire du Congo-Kinshasa, s'intègre et s'emploie aisément dans le français congolais. Le *ndombolo*, analogiquement, est devenu une mode vestimentaire. Il désigne des sandales pour femmes, à hautes et larges semelles ajoutant des centimètres à la taille de l'individu qui les porte. Ici encore, apparaît l'idée d'hégémonie puisque l'ampleur des semelles permet de surplomber les autres chaussures et, par conséquent, toutes les autres personnes.

La lexie *mbéba* qui signifie accident, est emprunté à la langue *lingala*³. *Mbéba* est parfois mû en lexème et se voit complété des morphèmes-suffixes français *-isme* et *-iste* pour engendrer *mbébisme* (mode de pensée, comportement en *mbéba*) et *mbébiste*. Dans tous les cas, ces nouveaux substantifs, à savoir *mbébisme* et *mbétiste*, deviennent la matérialisation de la rencontre, de la collusion de deux cultures linguistiques. Par conséquent, l'expression composée *rouler en mbéba*, juxtaposition de mots français et lingala et qui évoque la manière de rouler dans un véhicule et/ou de se comporter dans la société en foulant au pied le code de la route ou le code social, corrobore cette interpénétration linguistique. Ce fait consacre l'enrichissement de la langue française à partir de quelque liberté prise vis-à-vis du lexique français.

À la lumière du vocabulaire né des événements tragiques qui traversent le Congo-Brazzaville, se crée et s'enrichit simultanément une langue révélant et confirmant l'appartenance des Congolais à deux cultures ou à une culture de symbiose. Dans cette perspective, se manifestent le mode de pensée et l'état d'esprit de la population d'un pays.

³ Le *lingala* est, avec le *kituba*, langue nationale en République du Congo.

La manifestation de la scientificité du processus de création de cette langue de guerre est palpable. Certains procédés, en effet, obéissent aux principes fondamentaux de la formation du vocabulaire français, comme les définit Maurice Grevisse (1986 : 215 et suivantes). Zao obtient des néologismes par dérivation suffixale. Les vocables *mbébisme* et *mbébeste* découlent de ce même procédé. D'autres termes et expressions sont obtenus par composition.

3. Mots de guerre et significations

La musique congolaise enceinte du français de guerre ne s'écarte pas de la tradition de tout art musical à savoir « la musique adoucit les mœurs ». Elle ressasse les souvenirs de différentes guerres pour en exorciser le spectre. Si la langue inhérente à la guerre créée par Zao recèle et décèle un caractère ludique, l'album et la danse *Obus kanga bisaka* célèbre la fin de la guerre du 5 juin 1997, et extériorise le caractère festif des Congolais alors que *Régime sans sel* de Rapha Boundzéki interpelle les Congolais -les hommes politiques en tête- et les exhorte, en usant des images très fortes ainsi que de l'humour, à renoncer à jamais à faire des guerres fratricides. On remarque que la musique éduque en empruntant des moyens ludiques, festifs et parfois crus. Elle œuvre à la construction d'un état pacifique dans lequel les populations issues de diverses ethnies opposées puissent partager la joie de vivre en paix et de jouir de la paix. Car la musique est synonyme de paix et de quiétude.

Cependant, les lexies telles que *piller*, *mbéba* -et leurs dérivés-, *barricades* et *effort de guerre* trahissent la perversion du Congolais dans son comportement vis-à-vis d'autrui et de l'Etat. Ce lexique traduit une manière d'être iconoclaste dans un pays où les institutions étatiques offrent à la jeunesse les moyens d'exercer sa violence. C'est là une manifestation d'une schizophrénie qui exprime la peur d'un avenir incertain que les acteurs politiques détruisent à coups de guerres. Les mots de guerre révèlent une identité dépourvue de repère et marquée par le paraître dans l'instant présent. Ce qui est caractéristique d'une régression au niveau de l'animalité. Et ce recul se manifeste par une volonté de torpiller les normes sociales - les termes *pillage* et *mbébisme* qui désignent également, par extension, la dilapidation des fonds publics, sont liés à un comportement politique - et par une banalisation de la vie humaine (*barrer*, *voyager*, etc.). Ainsi la richesse sémantique du vocable *mbébisme* est axée sur des comportements. Aussi notons-nous avec Jean Dubois (1962 : 53) que les termes en *-isme* désignent souvent une attitude politique beaucoup plus qu'une doctrine proprement dite (...) ». Or *mbébisme* et tous les termes abordés dans cette section sont liés à des comportements condamnables, partant, ils signifient tous une mentalité sociale et politique en écart. Le seul profit qu'on tire de ce désordre psychologique et social est la gloriole dont s'entourent les combattants et dont la volonté de domination sur autrui s'exprime à travers les vocables tels que *ndombolo*, *infiltré*, *génocidaire*. Or le terme *infiltré* dans le champ linguistique congolais désigne un adversaire donc un ressortissant d'une ethnie faisant partie du camp adverse ou qu'on accuse d'en faire partie. De ce fait, ce terme revêt une connotation idéologique. Il est témoin, tout comme le vocable *génocidaire*, d'une intolérance, d'une opposition et d'une lutte pour une hégémonie ethnique funestes au développement. Cependant la guerre de mots (*bandits armés*, *terroristes*,

rebelles, etc.) dans la langue des hommes politiques au pouvoir au début de la guerre de 1998-1999 est l'émanation des balbutiements dans la recherche des méthodes à employer pour pacifier le pays.

4. Mots de guerre, existence éphémère

Les expressions nées successivement, au Congo-Brazzaville, à la faveur des guerres, sont des faits de mode. De ce fait, elles sont éphémères, passagères. Les expressions introduites par le musicien Zao, au début des années 1980, sont tombées progressivement en désuétude. Aujourd'hui, le verbe *cadavérer* n'évoque, pour la génération dont l'âge oscille entre quarante et soixante ans, que des souvenirs d'une belle époque, au cours de laquelle on pouvait s'offrir ou offrir un verre sans craindre de trop user ses poches. Le vocable *scud* ne s'emploie plus du tout et le substantif *barricades* a été supplanté par le terme *koongo*, *nzenga*, qui, désigne aussi le postérieur de la femme. En fait, originellement, *nzenga* signifie un ou plusieurs morceaux de pain de manioc. C'est donc par mimétisme que ce signifiant s'applique aux deux (morceaux de) fesses de la femme.

Naturellement, ce phénomène de mode ne se limite pas qu'au « jargon » de guerre. Déjà, au début de la décennie 1970, l'orchestre-ballet « Les Anges » avait créé des néologismes tels que *mangement* « le manger », *kolater* « rompre la kolas ». Actuellement, plus personne ou presque ne les emploie. De même, à l'image des congolismes antérieurs, les vocables et locutions encore usités comme *ndombolo*, *mbéliste*, *rouler en mbéba* sont voués à disparaître. Les vocables *infiltré*, *voyager*, etc. perdront les acceptions par lesquelles nous les avons décrits dans ce texte. Car toute langue n'exprimant que la mode ne résiste pas à l'usure du temps et s'éteint avec la mode qu'elle dit. En d'autres termes, les guerres enrichissent la langue française parlée au Congo-Brazzaville, mais cet enrichissement est limité dans le temps. Nous osons tout simplement espérer que ce caractère ponctuel ne reflète pas une culture de l'insouciance et de l'oubli puisque le Congolais paraît, actuellement, ne pas accorder d'intérêt ni au passé ni au futur.

Contrairement aux précédents, les congolismes qui ne sont pas inhérents à une mode s'intègrent voire s'incrument dans le parler congolais. Ils expriment des réalités quotidiennes sans qu'ils ne soient surannés, amenuisés sémantiquement par le temps. Cette observation peut s'illustrer par l'expression *cent-cent* parue au début des années 1980. Cette expression évoque une voiture-taxi pratiquant le transport en commun et dont la course s'élevait à cent francs cfa par voyageur. Les Congolais préfèrent parfois emprunter les *cent-cent* parce qu'ils sont réputés plus rapides que les minibus ou les bus. De nos jours, cette appellation demeure d'usage bien que le prix de la course ait été majoré.

5. Conclusion

Le vocabulaire né au Congo-Brazzaville des situations de guerre dans le monde et au Congo même se constitue des vocables et expressions obtenus grâce à plusieurs procédés. Nous rencontrons, dans ce « jargon », des néologismes et des mots de langues autochtones inclus dans le lexique du français. Parfois, certains monèmes surgissent de la traduction, souvent brute, de ces langues autochtones en

français. Dans certaines circonstances, ces vocables sont issus d'une union des particules du français et de celles des langues locales. Dans d'autres cas, ce sont des termes de la langue française qui subissent des transferts de sens ou qui sont employés abusivement. La plupart de ces expressions sont des euphémismes. Elles atténuent la tragédie de la réalité. Dans certaines situations, elles sont récupérées par les musiciens pour égayer la vie et conscientiser les populations. En effet, ce parler témoigne d'une identité désaxée, perturbée et d'une crise morale et de personnalité. Cependant, du fait que les vocables et expressions qui appartiennent à la langue de guerre sont liés à des événements historiques, ils sont éphémères.

Bibliographie

- BEMBA, S. (1982). *Le Soleil est parti à M'Pemba*, Paris, Présence Africaine.
- DUBOIS, J. (1962). *Etudes sous la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, Paris, Larousse.
- GREVISSE, M. (1986). *Le Bon Usage*, Paris, Duculot (12^e éd.)
- MAKOUTA-MBOUKOU, J.P. (1973). *Le Français en Afrique noire*, Paris, Bordas.
- MASSOUMOU, O. (2001). « Pour une typologie des néologies du français au Congo-Brazzaville », *Le Français en Afrique*, pp. 133-168.
- MIABETO, A. (1997). « Sony Labou Tansi et la Poésie Koongo », dans Kadima-Nzuji (M.), Kouvouama (A.) et Kibangou (P.), éd., *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens*, Paris, L'Harmattan, pp. 135-149.
- MFOUTOU, J. A. (2000). *Le français au Congo-Brazzaville*, Maromme, éd. Espaces culturels.
- QUEFFELEC, A. et NIANGOUNA A. (1990). *Le Français au Congo*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- SONY LABOU TANSI (1979). *La Vie et demie*, Paris, Le Seuil.
- SONY LABOU TANSI (1983). *L'Anté-peuple*, Paris, Le Seuil.
- SONY LABOU TANSI (1993). « Ngaana Koongo kwe dyatuka [d'où vient le koongo] », dans Miabeto Ladi, Ntoota kimbuzi Ngola-Zayidi-Koongo *Anthologie de la poésie koongo Angola-Zaïre-Congo*, Bayreuth, African series, pp. 25-30.